

DOSSIER PÉDAGOGIQUE



FESTIVAL DE CANNES
FILM D'OUVERTURE
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

MAÏWENN JOHNNY DEPP

JEANNE *du* BARRY

UN FILM DE
MAÏWENN

BENJAMIN LAVERGNE PIERRE RICHARD MELVIL POUPOUD PASCAL GREGORY

AU CINÉMA
LE 16 MAI

LE FILM

Jeanne Vaubernier, fille du peuple avide de s'élever socialement, met à profit ses charmes pour sortir de sa condition. Son amant le Comte du Barry, qui s'enrichit largement grâce aux galanteries lucratives de Jeanne, souhaite la présenter au Roi. Il organise la rencontre via l'entremise de l'influent duc de Richelieu. Celle-ci dépasse ses attentes : entre Louis XV et Jeanne, c'est le coup de foudre... Avec la courtisane, le Roi retrouve le goût de vivre - à tel point qu'il ne peut plus se passer d'elle et décide d'en faire sa favorite officielle.

Scandale : personne ne veut d'une fille des rues à la Cour.

ORGANISATION DE SÉANCES SCOLAIRES

Pour mettre en place une séance scolaire film JEANNE DU BARRY, il suffit de contacter la salle de cinéma qui vous convient et d'organiser la projection avec la direction du cinéma. Toutes les salles sont susceptibles d'accueillir ce type de séance.

Vous pouvez peut-être activer la part collective du Pass Culture de votre établissement. N'hésitez pas à vous rapprocher du référent ADAGE de votre académie.

Un contact utile : scolaires@parenthesecinema.com

ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE MAÏWENN

QU'EST-CE QUI VOUS A DONNÉ ENVIE DE CONSACRER UN FILM À LA FIGURE DE JEANNE DU BARRY ?

Tout commence quand je vais voir au cinéma en 2006 *MARIE-ANTOINETTE* de Sofia Coppola. Car, dès qu'elle paraît à l'écran, je suis fascinée par le personnage de Jeanne campée par Asia Argento. Je me sens immédiatement en connivence avec elle, elle me manque dès qu'elle quitte l'écran. Jeanne du Barry me séduit car c'est une looseuse magnifique. Peut-être parce que sa vie a des similitudes avec la mienne, mais ce n'est pas la seule raison. Je tombe amoureuse d'elle et de l'époque. Je me plonge dans une biographie très complète d'elle. Le désir de faire un film sur elle est immédiat mais va être contrarié pendant dix ans par un sentiment d'illégitimité à m'en emparer. À chaque fois que je termine un film, je me replonge pourtant dans ce livre mais sans jamais parvenir à triompher de mon complexe d'infériorité.

QU'EST-CE QUI VOUS FAIT CONCENTRER VOTRE RÉCIT SUR SON HISTOIRE D'AMOUR AVEC LOUIS XV ?

C'est dur de se détacher d'un biopic « classique » quand on aime autant un personnage. Mais si je choisis d'axer le récit sur la relation entre Jeanne et Louis XV, c'est parce que c'est elle qui la mène à sa perte et parce que tout ce qui a suivi son départ de Versailles est le résultat direct de cette période-là dont elle sort avec une étiquette qui ne la quittera plus : la pute du Roi. Or moi, je suis persuadée qu'elle ne méritait pas qu'on la résume à cela. Et c'est pour cela que j'évoque aussi, même brièvement, son enfance, sa jeunesse et ce qui se passe après la mort du Roi. Dans toutes mes lectures, un livre m'a particulièrement marquée : celui écrit sur elle par les frères Goncourt. Car il était totalement et gratuitement à charge contre elle. C'est intéressant de constater que plus on a avancé dans le temps, plus les portraits de Jeanne sont devenus élogieux.

ON SENT À TRAVERS LES PERSONNAGES DES FILLES DU ROI UNE VOLONTÉ DE METTRE UNE PART DE COMÉDIE DANS CE RÉCIT. POURQUOI CE CHOIX ?

Je les ai vraiment pensées et écrites comme des sortes de Javotte et Anastasie dans *Cendrillon*, au cœur de ce contexte romantique. Parce que je voulais que ce film ressemble par certains aspects à un conte. J'ai même hésité à l'ouvrir par une voix off qui aurait dit « Il était une fois ». Et puis je tenais à cet humour-là qu'on retrouve aussi dans certaines scènes avec le personnage du premier valet de chambre du Roi campé par Benjamin Lavernhe. Un personnage totalement inventé qui symbolise les libertés que je me suis octroyées mais que je ne me suis autorisées que parce que je connaissais dans les moindres détails la réalité de cette époque.

COMMENT AVEZ-VOUS PENSÉ L'ATMOSPHÈRE VISUELLE DE VOTRE FILM ?

J'ai eu très tôt en tête ce vers quoi je voulais aller. Un film au rythme relativement lent, jamais contraint par la reconstitution historique, aux images très proches des tableaux du XVIIIe siècle et avec peu de gros plans ou de scènes trop découpées. Bref, un cinéma à l'opposé de celui que j'ai fait jusque-là, où il fallait vraiment réfléchir les plans en amont au lieu de les créer sur le plateau. Habituellement, chez moi la technique s'adapte aux comédiens. Là, ça allait devoir être l'inverse. Je voulais que la star du film soit la caméra ! La lumière ! Le chef opérateur ! Il se trouve aussi que j'ai découvert sur le tard *BARRY LYNDON*. Ça a été un choc titanesque. Et cela m'a confortée dans l'idée de ne pas casser les codes du classique pour en faire une mise en scène moderne. Je pense que l'émotion est plus palpable dans une forme classique que dans une forme moderne, et dans cette histoire d'amour, l'émotion est primordiale.

LE TOURNAGE A EU LIEU EN PARTIE À VERSAILLES. COMMENT FAIT-ON POUR NE PAS ÊTRE ÉCRASÉ PAR CE MONUMENT ?

On ne peut tourner à Versailles que le lundi, jour de fermeture au public, et dans des lieux très précis : les extérieurs, la Chapelle Royale, la Galerie des Glaces et le salon Hercule. Et dans les intérieurs, on n'a pas le droit aux bougies, à la fumée, à tout ce qui pourrait abîmer le lieu. De vraies contraintes pour un directeur photo. Ce qui explique que j'ai choisi de reconstituer certaines scènes en studio car je voulais que rien ne puisse gêner le travail sur l'image. Et pour revenir à votre question, Versailles, j'ai choisi de le filmer à travers les yeux émerveillés de Jeanne, avec sa spontanéité. Jeanne jouit de se trouver dans ces décors mais n'est jamais écrasée par eux !



QUELQUES DATES-CLEFS

« J'AVAIS BESOIN DE CE CÔTÉ TRÈS SCOLAIRE POUR ME PLONGER DANS L'ÉPOQUE,
LIRE TOUT CE QUE JE POUVAIS TROUVER SUR JEANNE ET RELEVER TOUT CE QUE J'AIMAIS. »

Maïwenn



1er septembre 1715 : Mort de Louis XIV. Son petit-fils Louis XV, âgé de cinq ans et demi, lui succède. Régence jusqu'au mois de février 1723.

5 septembre 1725 : Mariage de Louis XV avec Marie Leszczyńska.

1732 / 1733-1744 : « Règne » clanique des trois sœurs de Nesle dans le lit du roi.

Février 1745 - avril 1764 : « Règne » de Madame de Pompadour, favorite royale toute-puissante.

1752-1755 : Liaison de Louis XV avec la petite maîtresse, Marie-Louise O'Murphy.

1768 : Rencontre de Louis XV et de Mademoiselle Vaubernier, future comtesse du Barry.

24 juin 1768 : Mort de la reine Marie Leszczyńska.

22 avril 1769 : Présentation officielle à la cour de la nouvelle comtesse du Barry, favorite royale.

Mai 1770 : Arrivée en France de Marie-Antoinette, nouvelle dauphine.

10 mai 1774 : Mort de Louis XV ; début du règne de Louis XVI.
Enfermement de Jeanne du Barry au couvent du Pont-aux-Dames jusqu'en 1776.
Dès lors, vit de façon discrète dans son domaine de Louveciennes.

22 septembre 1793 : Arrestation de Jeanne du Barry, enfermée à Sainte-Pélagie.

8 décembre 1793 : Est guillotinée place de la Révolution, ancienne place Louis-XV.

DÉCRYPTAGE DU FILM

PAR PHILIPPE LECLERCQ

ENSEIGNANT ET CRITIQUE DE CINÉMA, RÉDACTEUR POUR LA DGESCO

UN BIOPIC INTIME ET PERSONNEL

« JEANNE DU BARRY ME SÉDUIT CAR C'EST UNE LOOSEUSE MAGNIFIQUE. PEUT-ÊTRE PARCE QUE SA VIE A DES SIMILITUDES AVEC LA MIENNE, MAIS CE N'EST PAS LA SEULE RAISON. JE TOMBE AMOUREUSE D'ELLE ET DE L'ÉPOQUE. »

Maïwenn

Dans un champ, à flanc de coteau, baigné d'une vaste lumière estivale, une jeune fille prend la pose. Face à elle, un peintre s'applique à en reproduire les traits sur sa toile. Cette fraîche et jolie personne est Jeanne Vaubernier, née roturière le 19 août 1743 à Vaucouleurs (Lorraine). Elle n'a encore qu'une douzaine d'années et sera bientôt connue sous le nom de Madame la Comtesse du Barry, dernière favorite de Louis XV entre 1768 et 1774, date de la mort du souverain à 64 ans.

La scène inaugurale de JEANNE DU BARRY ne saurait mieux postuler des intentions esthétiques de son autrice, l'actrice et réalisatrice Maïwenn, dont c'est ici le sixième long-métrage, après MON

ROI (2015) et ADN (2020). Le personnage de Jeanne du Barry est aux yeux de la cinéaste un modèle qu'elle a choisi d'aborder librement pour en peindre l'histoire aux couleurs du romanesque. Où il s'agit moins de faire apparaître les lignes d'une lecture féministe que de tracer les traits d'une féminité exacerbée et rebelle. En un mot, conquérante.

La belle courtisane (alors âgée de 25 ans quand elle tombe dans le lit du Roi, de 33 ans son aîné) apparaît donc comme un sujet d'inspiration, une figure à la fois d'identification et d'interprétation. La vision intime – on notera la présence programmatique du prénom dans le titre du film – que la réalisatrice

nous en offre, à deux siècles et demi de distance, est d'autant plus personnelle qu'elle en incarne elle-même le personnage. Maïwenn « est » ici Jeanne du Barry, une libre femme d'origine modeste projetée dans un monde « étranger » qui la fascine et l'effraie, qui la désire et la conspue, qui la comble autant qu'il la dépossède et la meurtrit. Aussi, la cinéaste ne cherche pas tant la vérité historique qu'à jeter sur cette femme singulière un regard contemporain pour en révéler la modernité, le courage et la détermination, l'aptitude naturelle – qui est sa force – à gagner l'amour du Roi, et à transgresser l'ordonnement de sa Cour fondée sur l'artifice de sa propre représentation.



RÉCIT DE FORMATION

« JE VOULAIS QUE CE FILM RESSEMBLE PAR CERTAINS ASPECTS À UN CONTE. J'AI MÊME HÉSITÉ À L'OUVRIR
PAR UNE VOIX OFF QUI AURAIT DIT « IL ÉTAIT UNE FOIS ». »

Maïwenn

Mais avant de se glisser dans les salons royaux, sinon dans la couche du Roi, Jeanne Vaubernier doit encore devenir Madame du Barry. Maïwenn et ses coscénaristes Nicolas Livecchi et Teddy Lussi-Modeste consacrent la première partie du film à en retracer l'ascension depuis son enfance passée chez Monsieur Dumousseaux, où sa mère cuisinière l'a conduite après avoir épousé un domestique de la maison, jusqu'à ce qu'elle croise la route du roué Comte du Barry (Melvil Poupaud).

Prise en affection par le noble Dumousseaux, la jeune fille est sensibilisée à l'esprit littéraire du salon parisien de son protecteur (le jeu des synonymes) autant qu'à l'art du dessin et de la peinture dont celui-ci est un amateur éclairé (et praticien, il est le peintre du début). L'homme, qui aime passer du temps en sa compagnie, joue brièvement le rôle de père de substitution, veillant sur son éducation artistique.

Discrète et solitaire, Jeanne développe son goût de la littérature (pas toujours peuse) en lisant

en cachette chez les dames de Saint-Aure où elle est mise en pension. Et où, avant d'en être exclue, elle apprend l'histoire, le calcul, la musique et la religion. Ce faisant, la jeune fille grandit et devient femme ; son appétence de lecture s'accompagne d'un appétit de luxure. Employée comme lectrice chez la veuve d'un fermier général, Madame de La Garde, Jeanne est renvoyée sitôt ses fredaines connues avec les deux fils de celle-ci. Car si Jeanne a la tête bien faite, elle l'a aussi fort belle. En même temps qu'elle a cultivé son plaisir des arts, elle a développé celui des hommes. Dans les riches alcôves du siècle de Laoclos et de Voltaire (que Jeanne du Barry a, par ailleurs, connu sur le tard de la vie du philosophe), ouvertes à la hardiesse des mœurs et de la pensée, Jeanne est une libertine qui sait son pouvoir de séduction dont elle use bientôt sans retenue.

Pour cela, Maïwenn a fait le choix d'une mise en scène sobre, sans voyeurisme, réservant l'intimité des boudoirs au hors-champ des images et à

l'imagination du spectateur. Elle préfère, à la crudité de la représentation, la douce et chaude lueur des chandelles, seule source de lumière éclairant les images suggestives des soirées entre adultes dont la pictorialité rappelle celle de BARRY LYNDON de Stanley Kubrick (lui-même inspiré de l'art du clair-obscur du peintre français George de La Tour, 1593-1652). Le traitement romanesque des jeunes années de formation de Jeanne répond à un rapide montage de scènes courtes propres au conte libertin où la diversité des premières expériences comptent comme autant d'étapes de la progression aussi bien sexuelle que sociale de l'héroïne. Enfin, selon la tradition littéraire du récit d'éducation, la voix off d'un narrateur omniscient complète, commente ou supplée le pouvoir des images brossant le parcours de Jeanne dont l'émancipation de classe passe par un audacieux affranchissement des mœurs.



LIBERTÉ DANS LA SERVITUDE

« COMME JE VOULAIS LA DÉFENDRE, J'AVAIS BESOIN DE LA RACONTER EN DÉTAILS POUR COMPRENDRE CETTE FEMME QUI, APRÈS LA MORT DE LOUIS XV, A CONTINUÉ À AIMER, À FAIRE ÉNORMÉMENT DE CHOSES. »

Maiwenn

La première partie du roman de formation de Jeanne s'achève avec la rencontre décisive du Comte du Barry. Leur premier tête-à-tête (ou corps à corps escamoté) scelle le destin de l'héroïne ; il marque le point de départ de son ascension dans la noblesse mais également de son enfermement progressif (impensé) dans la cage dorée dans laquelle elle va aimer s'ébattre.

Jeanne et Jean-Baptiste du Barry, qui concluent une sorte de pacte licencieux, deviennent amants, avant de nouer en toute hâte un mariage blanc afin d'anoblir la belle roturière, condition requise pour être admise et présentée à la Cour (à noter que la Jeanne historique se marie, non avec Jean-Baptiste, déjà marié, mais avec son frère Guillaume). Avec Jean-Baptiste du Barry, Jeanne n'entre pas tant dans l'âge adulte, dans lequel elle se trouve déjà depuis longtemps, que dans la carrière galante,

à la fois par goût et par intérêt. Du Barry a des amantes (ruineuses), Jeanne des amants (lucratifs), au nombre desquels l'influent Duc de Richelieu (Pierre Richard), Maréchal de France et libertin notoire. Ensemble, ils mènent une vie de débauche sur laquelle la réalisatrice ne s'étend pas, privilégiant le point d'équilibre psychologique que Jeanne trouve dans les plaisirs et le commerce de son corps. Maiwenn fait de son personnage un être (moderne) qui avance fièrement dans un monde d'hommes, soumis à leur pouvoir et à leurs désirs qu'elle cherche moins à manipuler qu'à exploiter. L'actrice-réalisatrice ne porte sur elle aucun jugement, et la situe même au-delà de tout empêchement, de toute entrave morale qui apparaît comme son espace de liberté. Car, au cœur même de la servitude, Jeanne demeure une femme libre. Et c'est parce qu'elle n'aime pas (encore) qu'elle agit à sa guise. Loin de « tomber »

dans la galanterie, elle la choisit (contre sa condition) et s'y élève. Fille de rien, elle veut tout, et prend tout : l'argent, les hommes, le pouvoir. C'est sa manière d'être femme, qui est aussi sa façon d'être libre.

La scène de dispute entre du Barry et elle (au bain, un livre à la main) est, à cet égard, révélatrice du renversement des rôles où le Pygmalion proxénète trahit sa dépendance envers sa galante Galatée qui n'entend obéir qu'à ses propres désirs. Jeanne est forte de ses charmes, de ses certitudes et de ses rapports de séduction qu'elle construit avec les hommes. Son comportement face à Louis XV s'avérera exemplaire. Jeanne se liera à celui-ci sans s'aliéner (totalement) les règles qui en ordonnent l'existence. Faire plaisante allégeance au Roi sans être inféodée aux conventions ridicules de sa Cour, ce sera tout l'art de Jeanne de se soumettre sans se renier.



L'ARRIVÉE À VERSAILLES

« VERSAILLES, J'AI CHOISI DE LE FILMER À TRAVERS LES YEUX ÉMERVEILLÉS DE JEANNE, AVEC SA SPONTANÉITÉ. JEANNE JOUIT DE SE TROUVER DANS CES DÉCORS MAIS N'EST JAMAIS ÉCRASÉE PAR EUX ! »

Maïwenn

Le troisième acte de la tragi-comédie que représente JEANNE DU BARRY fait précisément de la pompe versaillaise le cadre de sa mise en scène. Laquelle donne lieu à une nouvelle initiation de la jeune néophyte, que sa nouvelle vie plonge dans un premier temps dans l'émerveillement du conte de fée. Or, on se rend vite compte que si, comme le film alors plus comique, Jeanne change de lieu, elle ne change pas de visage. Elle ne baisse pas les yeux devant le Roi, ni ne marche à reculons face à lui.

Selon le principe romanesque de la rencontre amoureuse fondée sur le coup de foudre, leurs regards se croisent (à l'instar de la Princesse de Clèves et du duc de Nemours dans le célèbre roman

de Madame de la Fayette, 1678). Le temps est alors comme suspendu. Le plan se fixe sur le visage grave du Roi (Johnny Depp), qui laisse transparaître une fugitive lueur de vie et d'envie. Aucun mot n'est prononcé, mais le message est transmis. Jeanne, sûre de sa jeune beauté, plaît aussitôt au Roi dont le long et silencieux regard vaut pour invitation. Or, déjà, celle qui sera surnommée « la Créature » par ses ennemis (emmenés par les filles du Roi qui appelèrent Madame de Pompadour, autre grande favorite du Roi, « Maman putain ») crée le scandale. Trop effrontée, trop singulière, trop étrangère des usages de la Cour.

La présentation officielle au Roi, dans la même galerie des Glaces du château de Versailles,

n'arrange rien, puisqu'en dépit du protocole qui exige que la triple révérence faite au souverain en signe de courtoise soumission s'accomplisse les yeux baissés, Jeanne l'exécute en plantant impudemment son regard dans celui de Louis XV – qui, pour sa part, en goûte l'inclinaison (l'implicite érotique) de plus en plus accentuée. Son sourire et ses coups d'yeux ostensibles laissent non seulement leur empreinte dans l'esprit offusqué des courtisans, qui ne tiennent rien tant qu'à l'étiquette comme ciment de leurs privilèges, mais également dans l'esprit séduit du Roi qui, la concupiscence ranimée (le Roi n'est toujours pas remis de la disparition, quatre ans plus tôt, de sa précieuse confidente, la Marquise de Pompadour), demande rapidement à revoir Jeanne.



VERSAILLES : UN RICHE SPECTACLE COMIQUE

La jeune femme est vite prise en charge par le dévoué La Borde (Benjamin Lavernhe), premier valet de chambre du roi (remplaçant de Lebel, connu pour être le pourvoyeur des maîtresses royales, mort en 1768), qui l'initie aux codes et préséances de la Cour. Une petite comédie se met en place, qui dévoile le théâtre du ridicule versaillais que Jeanne est invitée à observer en catimini à deux reprises : derrière un miroir sans tain, puis dans une voiture, placée à prudente distance d'un rassemblement de chasse observé par le truchement d'une lunette.

Dans la première scène, au sortir d'une nuit passée avec son royal amant, Jeanne devient spectatrice de son lever officiel (dans l'ancienne chambre de son bisaïeul, Louis XIV), au cours duquel le Roi se livre à une représentation de lui-même, pris dans l'exercice indissociable de son être et de sa fonction. La mise en abyme de la scène fonctionne sur un double registre de lecture où le monarque, répondant aux sérieuses visites du matin, adresse quelques petites grimaces à Jeanne, cachée derrière le miroir et hilare comme une petite fille à la découverte de ce spectacle nouveau pour elle. L'astucieux dispositif du cadre (du miroir) dans le cadre (de l'écran) est révélateur de la connivence naissante entre Jeanne et le Roi, mais il est également porteur du regard distancié de la cinéaste sur l'existence d'une réalité artificielle - d'un monde étranger et éloigné de l'héroïne comme du spectateur dont le regard est ici dirigé par elle. Jeanne, derrière le miroir, se retrouve placée comme devant un écran de cinéma ou un spectacle de fiction (les petits pas, le goûtage de la miction nocturne, etc.) dont la distance fait passer le vrai pour invraisemblable, et en fait rejaillir le grotesque.

La scène n'est pas seulement plaisante (où le Roi/Depp, un brin facétieux, s'amuse également de la situation), elle constitue une formidable leçon d'histoire sur la conduite de la Cour royale, héritée des fastes - et du culte de la personnalité - mis en place sous le règne de Louis XIV (on lira utilement, à cette occasion, *Le roi se lève aussi* de Philippe Beaussant, 2000). L'enjeu comique de la séquence se mêle à sa pédagogie où l'on assiste avec Jeanne au spectacle du défilé des différentes entrées dans la chambre d'apparat du roi (les médecins, la famille royale, les grands officiers...) avant la toilette publique de celui-ci, achevée par la venue des perruquiers et des barbiers !

La seconde scène, observée à la lunette comme dans un théâtre à ciel ouvert, jette un autre regard sur la vie de la Cour, et ses plaisirs de chasse que Louis XV pratique jusqu'à quatre fois par semaine dans l'étendue giboyeuse du parc densément boisé du Château (planté de quelque 200 000 arbres, apprend-on de la bouche de la Comtesse, récitant la leçon que lui inculque le diligent « professeur » La Borde). Les images permettent une rapide présentation des filles du Roi qu'accompagne le très puissant Duc de Choiseul (Patrick d'Assumçao), le principal ministre d'État de Louis XV depuis 1758, et farouche opposant de la nouvelle favorite qui le fera renvoyer en 1770. Ces images, au format réduit par le cache de la lunette - on songe au cinéma muet à mi-chemin du burlesque et de l'épouvante (avec Louise, la bossue, notamment) -, fonctionnent comme un passage de revue de la petite armée qui va se dresser contre Jeanne, en même temps qu'elles accentuent le sentiment

d'une société artificielle vivant en vase clos, repliée sur elle-même et ses plaisirs, loin du peuple et de ses préoccupations. Un peuple ici absent des images du film, confiné à l'espace du hors-champ, et jusqu'aux oreilles duquel parviendront néanmoins les récits des frasques du roi irrégulier et insouciant de l'opinion publique, homme bientôt « mal-aimé », régnant le visage triste sur le théâtre d'ombres d'une aristocratie fantoche et vieillissante (les Ducs de Choiseul, d'Aiguillon, de Richelieu, la Comtesse de Noailles...), que Maïwenn a choisi de limiter au pourtour de sa mise en scène.

On se souviendra que la mort de Louis XV, accueillie dans l'indifférence générale, voire par quelques festivités populaires dans les rues de Paris (comme l'avait été celle de son prédécesseur sur le trône), laisse un royaume certes prospère mais mécontent, gros déjà des semences de la Révolution. Son impopularité, due en grande partie à l'inconduite de sa vie privée, divise la Cour elle-même, pressée de se rassurer et de retrouver son unité derrière son nouveau souverain. Ce que montre, en quelques plans burlesques, Maïwenn avec la volte-face des courtisans qui, la flamme de vie de Louis XV à peine éteinte, se lancent littéralement ventre à terre, Madame de Noailles en tête, dans une course aussi folle qu'indécente (à l'encontre de toute bienséance) jusqu'aux pieds du futur roi Louis XVI.



LA BORDE

Le miroir sans tain, comme l'éloignement du carrosse dans lequel Jeanne se tient pour parfaire son apprentissage de la vie de la Cour, est une frontière qui la protège, qui l'autorise à voir sans être vue, et qui lui permet d'accéder à des espaces que son statut en même temps que ses origines lui interdisent. Cette frontière est aussi une limite qu'elle ne peut franchir sans le Roi, ou sans être « chaperonnée » par La Borde. Son au-delà est un domaine d'intrigues, une zone de conflits qui l'attend et contre quoi, sans allié et sans arme, elle ne peut lutter. À moins qu'une ennemie (la jeune Marie-Antoinette/Pauline Pollmann) ne vienne à faire bouger les lignes...

À ses côtés, donc, pour la guider dans le monde inconnu et hostile de Versailles, La Borde joue un rôle crucial qui lui évite les fautes de goût et offenses disqualifiantes à l'étiquette. Sa parole offre une résonance à la voix off du narrateur ; en contrepoint des règles ou scènes qu'il explique (sans les commenter, il demeure à sa place de valet), il fournit de riches informations qui permettent à Jeanne de s'orienter et de circuler dans les salons royaux sans trébucher. Sa discrète présence (prévenance) est un précieux soutien pour la nouvelle venue qu'il forme et informe (moins pour elle, on s'en doute, que pour satisfaire les attentes de son souverain).

Sa réserve toute diplomatique donne une idée de l'importance du privilège de sa délicate mission « de liaison » dont il est le premier agent. Sa qualité d'homme-lige fait de lui l'intime et l'ultime rempart précédant la chambre du Roi à laquelle il ouvre l'accès à Jeanne après examen gynécologique de passage dont la formalité et l'enjeu sont tenus à distance du comique. Il est, en revanche, celui qui interdit l'entrée de la chambre du Roi agonisant à sa propre famille, y compris le dauphin (bientôt vingtenaire) et la dauphine Marie-Antoinette (même pas 19 ans en 1774) qui, pour sa part, juge la règle « grotesque ». Ce à quoi La Borde rétorque, en un mot dont la gravité voudrait chasser l'hypothèse : « *C'est Versailles !* »



LA VIE DE CHÂTEAU : ZAMOR

Bien que l'héroïne soit admise dans la chambre du Roi, la mise en scène pudique du film n'en franchit pas les courtines du lit. Maïwenn ne fait pas des rapports sensuels de son personnage avec le Roi le prétexte à un exhibitionnisme des corps. Elle fait, en revanche, le choix d'en souligner la galante affection qui progressivement les soude en dépit des tensions et des critiques.

Les traits de caractère spirituel et joyeux autant que les charmes de sa nouvelle favorite conquièrent le cœur du Roi qui, passé le deuil (éclair) de la Reine Marie Leszczyńska (morte en juin 1768), ordonne de la loger à l'intérieur même du château de Versailles, dans un appartement riche et spacieux, entièrement rénové pour elle, et situé au-dessus de ses propres cabinets intérieurs. Les cadeaux pleuvent alors très vite, et nombreux : bijoux (dont Jeanne raffole), Zamor (le jeune enfant noir), château (Louveciennes), riches toilettes... Les efforts et les sacrifices de Jeanne sont dûment

récompensés, son ascension complète. Le règne de la favorite est à son zénith.

La vie amoureuse de la Comtesse et du Roi se déroule généralement à l'abri des regards, dans les appartements privés de Versailles, que le monarque a multipliés, ou à Louveciennes. À l'inverse de Louis XIV, toujours en représentation, Louis XV n'aime rien tant que la vie privée. Cette préférence pour l'intimité se traduit notamment par de petits soupers, réunissant généralement une quinzaine de convives. C'est d'ailleurs, au cours de l'un de ces repas « en petit comité » que Louis XV offre le jeune Zamor à Jeanne.

L'enfant, alors âgé d'environ sept-huit ans, serait issu de la communauté siddi, un groupe ethnique descendant des peuples bantous d'Afrique du sud-est, et vivant depuis la traite arabe des esclaves dans le sous-continent indien. Né à Chittagong (ville portuaire de l'actuel Bangladesh), Zamor aurait été vendu par sa famille peu après sa naissance en 1762

à des négriers anglais trafiquant entre le Bengale et Madagascar, d'où il a pu passer en France et être vendu au roi. Ravie de sa présence, Jeanne en fait son page avec qui elle aime passer du temps et s'amuser. Elle lui apprend à lire, à écrire, à jouer de la musique (et à pratiquer l'escrime avec Adolphe, le fils du Comte du Barry). Elle devient sa marraine lors de son baptême qu'elle organise en grande pompe en 1772, et lors duquel il reçoit le prénom de Louis-Benoît. Mais, le temps passe, Zamor grandit et Jeanne ne reconnaît plus son jouet aux traits d'enfants dont elle se détourne.

Adulte, Zamor se passionne alors pour les idées de l'abbé de Mably et de Rousseau. Il accompagne ensuite Jeanne, tombée en disgrâce, dans sa retraite de Louveciennes, d'où il sera finalement chassé pour cause de discorde politique. Devenu membre du Club des jacobins, il finira par la dénoncer au Comité de salut public. Lors de son témoignage devant les tribunaux révolutionnaires, Zamor se souviendra avec amertume de sa vie à Versailles et accablera son ancienne maîtresse. Selon lui, « si la belle Comtesse l'avait recueilli et élevé, c'était pour faire de lui son jouet ; elle permettait qu'on l'humiliât chez elle ; il y était sans cesse en butte aux railleries et aux insultes des familiers du château » (in *Vieilles maisons, vieux papiers*, Tome 1, G. Lenotre, éd. Tallandier, coll « Texto », 2013). Nul doute que sa charge précipitera la chute de Jeanne du Barry, qui mourra guillotinée le 8 décembre 1793. Notons encore que celui qui passa sa vie en homme libre – une condition accordée par sa maîtresse en vertu de l'édit du 3 juillet 1315 stipulant qu'un esclave vivant sur le sol français pouvait réclamer sa liberté (et ce malgré l'esclavage en vigueur jusqu'en 1848) – fut lui-même emprisonné durant quelques semaines, soupçonné d'être complice de la Comtesse. Il vécut ensuite de son pécule, donnant des leçons d'écriture aux enfants et jouant du violon dans des soirées dansantes. Enfin, Zamor s'éteignit dans la petite chambre qu'il occupait rue Maubert, à Paris, le 8 février 1820, ruiné et oublié de tous.



LA VIE DE CHÂTEAU : LES FILLES DU ROI

Les jardins comme les ors de Versailles sont un écrin aux amours du Roi et de sa « reine » comme à la mise en scène du film qui en peint la belle harmonie. La photographie de Laurent Dailland privilégie les vastes perspectives des lieux (intérieurs comme extérieurs) et creuse la profondeur (de champ) d'une histoire qui se déploie peu à peu, qui prend une dimension plus ample, moins frivole, et qui surtout s'enracine dans la durée au grand dam des filles du Roi et d'intrigants courtisans, en tête desquels le Duc de Choiseul (qui souhaitait placer une de ses sœurs dans le lit du Roi, à la place de Jeanne dont il craint l'influence auprès du souverain). La représentation plastique du film répond à leurs sentiments dont la sincérité les sort et les élève du premier commerce des corps duquel ils sont nés. La prostitution à laquelle Jeanne a accepté de souscrire initialement trouve dans sa relation prolongée avec le Roi un terrain d'entente et de confiance (par-delà ses infidélités avec ses petites maîtresses), propice au développement de nobles sentiments amoureux dont Jeanne doit

s'attacher la constance pour jouir sans frein, et surtout sans obstacle, de son délicat et fragile statut de maîtresse royale. Ses sens doivent être en alerte constante. Contre la menace de disgrâce, il lui faut veiller à entretenir la concupiscence du Roi à son égard. Autant que les intrigues et les critiques qui la visent, la Comtesse du Barry redoute, en effet, la rivale influence du Parc-aux-cerfs, une demeure située dans un quartier de Versailles où, depuis la Pompadour, sont entretenues de jeunes concubines promises aux plaisirs du Roi.

En contrepoint du récit, des plans aériens sur le Château et le parc, le ciel encombré de nuages ou non, annoncent régulièrement la météo des relations que Jeanne entretient avec la Cour. Celle qui « s'habille en rideau » (en référence aux rayures de ses robes) doit affronter la fronde permanente organisée par trois des filles du Roi : Adélaïde (India Hair), Victoire (Suzanne de Baecque) et Louise (Capucine Valmary), qui n'ont de cesse de lui contester sa légitimité dans les murs du Château. Leur haine se cristallise autour des origines

populaires de Jeanne et de sa méconnaissance des codes qu'elles perçoivent autant comme un affront à leur prétention que comme la manifestation d'une liberté qui leur échappe et qui les fait enrager.

Adélaïde et ses sœurs, qui sont un peu comme les sœurs de Cendrillon vis-à-vis de la « pauvre » Jeanne dont elles se moquent, sont vaniteuses, méchantes et racistes. Maïwenn les traite par le ridicule cartoonnesque de la représentation, qui en fait le reflet d'une société à bout de souffle, aveugle et sourde à ses propres inepties, loin des salons et des théâtres parisiens où bruit et s'énonce la critique de la monarchie absolue, des privilèges et des préjugés, et ce depuis Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot jusqu'à Marivaux et Beaumarchais. Seule Louise (la préférée du roi) a droit à un très beau plan de repentir, la silhouette abîmée dans l'ombre d'une prière, suite à la peu chrétienne saillie raciste de ses sœurs qu'elle finira par quitter pour entrer au Carmel de Saint-Denis - cause de la mélancolie du Roi.



LA VIE DE CHÂTEAU : SEULE CONTRE TOUTES

« CE QUE JEANNE A SUBI TROUVE DES ÉCHOS DIRECTS DANS NOTRE ÉPOQUE ACTUELLE. »

Maïwenn

À l'image de la Marquise de Pompadour qui l'a précédée comme favorite dans le lit du Roi, Jeanne profite de son pouvoir pour faire briller les arts plastiques. Elle, qui n'intervient pas dans la vie politique, ni ne critique l'absolutisme, joue, en revanche, un rôle actif de mécénat. Attentive à l'artisanat et à la peinture, elle commande nombre de pièces au menuisier Delanois, à l'ébéniste Leleu, au sculpteur Boizot et aux peintres Greuze et Fragonard. Son attrait de la mode (hérité de son premier métier de modiste) la pousse aux plus folles audaces qui, après lui avoir attiré les plus vives moqueries, vont bientôt faire florès ; son goût pour le travestissement masculin sera copié, et les rayures qu'elle aime tant voir sur ses habits impressionneront les regards des femmes autant que leurs robes, lançant une sorte de « style du Barry », selon le mot du Roi/Depp, bientôt reconnaissable dans toutes les Cours d'Europe. Hélas, cette influence grandissante sur la conduite

de la Cour s'achève à l'arrivée en 1770 de la jeune dauphine, Marie-Antoinette, en qui le vipérin clan des « anti » du Barry va trouver une alliée de poids. Égarée dans un monde dont elle ignore tout, et que son conseiller, Mercy (Micha Lescot), l'ambassadeur autrichien, s'efforce d'éclairer sur les jeux d'influence et le protocole versaillais dont elle souffre péniblement, la nouvelle Princesse va faire l'objet d'un vif et général intérêt. Celle-ci, qui ne possède aucun des codes de la Cour, se retrouve ainsi au centre d'une intense manipulation à laquelle elle cède avec une candeur d'autant plus entière qu'elle est jeune et étrangère à l'actualité des intrigues et à leurs enjeux. Pour preuve, Madame de Noailles (Noémie Lvovsky), à qui elle demande le rôle joué par « cette belle personne », aimable périphrase désignant Jeanne, alors assise à table près du Roi, lui répond : « Son rôle... ? Amuser le Roi. » Ce à quoi la blonde ingénue rétorque : « Je veux être sa rivale. »

À l'occasion de ce premier dîner, offert en l'honneur de la dauphine, Jeanne va lui être livrée en pâture, massacrée, dévorée par les courtisans réunis autour d'elle et dont l'appétit féroce est excité par l'attente prolongée du couple scandaleux. Le repas fait l'objet d'un bel enjeu de mise en scène auquel répond la caméra de Maïwenn qui, dirigée tour à tour sur les visages méchants, capte la circulation de la médisance autour de la grande table, marquant le point de départ du mépris dans lequel Marie-Antoinette va durablement tenir la « belle » Comtesse.

L'étiquette interdisant à une personne de rang inférieur d'adresser la parole à une autre plus élevée, Jeanne se retrouve prise au piège d'un silence mortifiant qui la renvoie à sa classe d'origine. Aussi attend-elle longtemps un mot à valeur de sésame, sorti de la bouche de la Princesse autrichienne, qui lui ouvrira les portes d'un nouveau retour en grâce.



LA VIE DE CHÂTEAU : LE ROI

« EN JOHNNY DEPP, JE SENTAIS LE CÔTÉ ROMANTIQUE ET ROMANESQUE DU RÔLE.
SON CÔTÉ ÉCORCHÉ VIF CORRESPONDAIT PILE AU LOUIS XV DE MON FILM. »

Maïwenn

Le rude dédain dont sa favorite est la cible irrite le Roi, qui finit par sortir de sa réserve. Louis XV, connu pour sa timidité maladive et sa propension à l'ennui qu'il trompe dans les bras de ses maîtresses et le plaisir de la chasse, se décide à mettre fin aux tensions entre les femmes de sa maison, dont la gravité menace les États (français et autrichiens) d'une crise diplomatique que le très anxieux Mercy s'efforce de neutraliser. L'acteur américain Johnny Depp prête sa carrure internationale à celle du Roi qu'il incarne avec une juste dépense d'énergie langagière, corporelle et verbale. Économe de sa parole et de ses gestes, sa seule présence physique, chargée de sa solide carrière hollywoodienne, suffit à faire exister le personnage, à en représenter la pesante fonction, à en incarner l'extraordinaire et royale identité – celle d'un être pluriel par définition, homme de chair et de sang, symbole de la royauté dont il est le souverain, dépositaire

d'une triple autorité (législative, exécutive et judiciaire) que son pouvoir absolu et de droit divin lui confère. Son visage d'impaviderité et son léger accent (l'acteur se double lui-même en français) compose un personnage un peu énigmatique, lointain sans être distant, digne sans être hautain, un peu hors du commun, au-dessus du reste des êtres qui l'entourent. Avec sa favorite, il forme un couple hors-norme, uni par-delà l'adversité clanique et la réprobation morale, comme dans une tragédie ou un conte noir, promis à un sort funeste et superbement indifférent à celui-ci. C'est donc pour laver la dignité souillée de Jeanne à la grande eau de son amour pour elle, qu'il intervient d'abord en privé auprès de Mercy, puis en public face aux dames perfides auxquelles il ne dit mot, laissant « seulement » passer sur son visage une palette d'émotions et de sentiments courroucés qui vaut pour ultimatum avant sanction.

Le beau Roi à la froide colère est, dans le film de Maïwenn, un homme seulement préoccupé de son plaisir et de ses affaires de cœur. Aussi n'hésite-t-il pas à quitter sa table de travail, où se trouvent notamment présents le Maréchal-Duc de Richelieu et le Duc d'Aiguillon (Pascal Greggory), remplaçant de Choiseul au secrétariat d'État de la guerre, pour rire avec Jeanne du plaisir de son honneur retrouvé après les neufs mots prononcés à son endroit par la dauphine dans les jardins du Château. Neuf petits mots à valeur de traité de paix, passés depuis à la postérité – « *Il y a bien du monde, aujourd'hui, à Versailles* » – et que rapporte entre autres Stefan Zweig dans son *Marie-Antoinette* (Le livre de poche, 1999).

La fin prématurée du roi, victime de la petite vérole, et son agonie monstrueuse précipitent enfin la disgrâce de Jeanne qui, pour lever le scandale de sa présence et préparer la mort chrétienne du roi, doit quitter Versailles (avant son enfermement à l'abbaye du Pont-aux-Dames, près de Meaux, en 1775-1776). Mais, avant d'abandonner définitivement la place, la Comtesse sollicite encore une dernière entrevue avec le roi, que lui accorde le dauphin (l'un de ses rares soutiens au Château). C'est alors que, dans une semi-obscurité entremêlée du souffle romantique de la mort et des mots de l'amour, les deux amants magnifiques s'adressent un ultime serment duquel jaillit un tutoiement dont la brûlante familiarité résonne comme la plus sincère et déchirante déclaration d'amour d'un homme et d'une femme qui ont réussi à se trouver et à se plaire. Enfin, le film, revenu en guise d'épilogue au décor ensoleillé du début, s'achève par la boucle du destin accompli, et brille une dernière fois de la présence manquante de Jeanne, morte à 50 ans sur l'échafaud, mais à nouveau bien vivante sur les écrans et dans la mémoire des jeunes spectateurs d'aujourd'hui.



JEANNE DU BARRY

UNE HISTOIRE ICONOCLASTE DES FEMMES AU XVIII^E

PAR CÉCILE BERLY

Une trajectoire sulfureuse, une existence liée à jamais au scandale. Celui du corps prostitué, de la sexualité chèrement tarifée. Une ascension sociale vertigineuse. Née bâtarde, dans un milieu on ne peut plus modeste, d'une mère cuisinière probablement prostituée à ses heures perdues, et ce comme des milliers de leurs contemporaines, et d'un père moine, lequel, selon les sources, est défroqué ou non. Autour de cette jeune femme sortie du ruisseau gravitent des proxénètes, des libertins (très riches), des prédateurs en tout genre. Rappelons que la future comtesse du Barry évolue dans une société où les femmes ne sont pas seulement « invisibilisées ». Pour elles, il n'y a pas de place dans l'espace public. Le leur est celui du foyer, des tâches domestiques. Au sein de ce que l'on nomme, à partir du XVIII^e siècle, l'opinion publique, les femmes qui existent publiquement, ce sont les femmes publiques. Les prostituées, donc. Ce qui explique pourquoi les femmes intègrent parfaitement le système patriarcal, sans jamais réellement le critiquer et, encore moins, le remettre en question.

Longtemps considéré comme le siècle de l'émancipation féminine, celles qui se sont distinguées au XVIII^e, au demeurant peu nombreuses, l'ont fait au mépris de toutes les turpitudes et malveillances que les femmes subissent à partir du moment qu'elles existent, d'une façon ou d'une autre, dans l'espace public. Selon les cas, on les attaque parce qu'elles sont belles ou laides, séduisantes ou immariables. Si on déteste les femmes savantes, on aime railler les stupides. On leur conteste d'avoir des facultés intellectuelles, incapables qu'elles seraient de pouvoir penser, argumenter, philosopher. On leur nie tout talent. Elles ne sont, ni ne peuvent, être de grandes artistes, compositrices ou savantes. Elles n'ont aucun droit politique, y compris sous la Révolution qui, certes, leur octroie quelques droits civils. Elles naissent et meurent en éternelles mineures. Celles qui se distinguent, qui réussissent, ne sont que des anomalies, des femmes dénaturées, de mauvaise vie, des viragos, des monstres femelles.

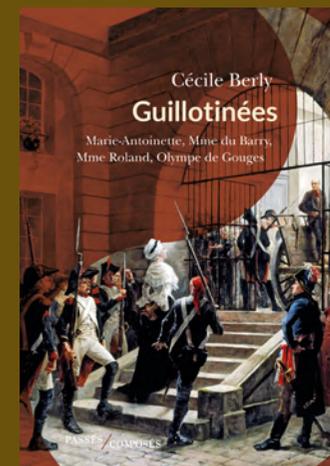
Dans le regard de la réalisatrice Maïwenn, Jeanne Du Barry n'est plus seulement la créature du scandale. Elle dépassionne la favorite royale, l'imaginaire qu'elle suscite depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Surtout, elle humanise une femme qui a dû sans cesse faire montre de volonté, de courage et d'ambition. En un siècle où les femmes ne peuvent accéder au pouvoir politique, le lit du roi est le lieu de passage obligé pour connaître une telle élévation sociale. Satisfaire les sens du souverain, ne serait-ce que pour un temps (c'est le cas des petites maîtresses, éphémères dans le lit royal), garantit à une jeune femme d'être à l'abri du besoin et ce pour le reste de ses jours. Au demeurant, être la favorite royale, vivre avec le roi à la cour de Versailles des années durant, exige des compétences, aussi bien cérébrales qu'humaines – ce qu'une Madame de Pompadour a brillamment démontré avant Jeanne du Barry.

Cette dernière est éduquée, posée, respectueuse des usages de la cour, même si, pour la plupart, elle ne peut les comprendre et les juge, à l'instar du plus grand nombre, ridicules. Elle assume d'être savante dans le domaine « de la bagatelle », tout en étant une lectrice assidue – le livre est un objet essentiel de son quotidien, et ce depuis l'enfance. Elle a du goût et la sculpture est l'une de ses passions. Elle est une esthète avertie et mécène très active, que ce soit pour la décoration intérieure, un mobilier raffiné ou la culture dite « des apparences ». Elle sait comme personne s'habiller, se parer, mettre en valeur sa silhouette. L'ancienne demoiselle travaillant chez Labille, marchand de modes, a une connaissance très pointue de ce que sont le style, les accessoires, l'élégance. Avant la reine Marie-Antoinette, elle participe activement à la naissance de la haute-couture avec son goût des robes libérées des paniers, rayées ou blanches, des plumes et des bijoux qu'elle accumule. Elle se travestit en portant le pantalon et la redingote. Ce n'est pas seulement par provocation. Elle affiche de la sorte ce qui la caractérise et fait défaut au monde qui l'entoure, qui la déteste autant qu'il l'envie : sa liberté. Sous l'œil bienveillant mais jamais complaisant de Maïwenn, on mesure la fragilité d'une condition humaine, celle d'une femme dont le sort dépend exclusivement du bon vouloir du roi. À tout

moment, au moindre faux pas, la favorite aurait pu être répudiée. Au demeurant, il n'en fut rien. Louis XV l'aime sincèrement. Il la protège, la défend, et l'impose à tous, y compris à ses filles Mesdames, restées célibataires, qui n'ont de cesse de l'humilier, de la rabaisser, avec l'aide de la dauphine Marie-Antoinette, à peine âgée de quinze ans. De toutes ses femmes de cœur, Jeanne est sa grande histoire d'amour qui se termine tragiquement, en mai 1774, en raison de la maladie. Louis XV mourant de la petite vérole, il ne peut faire autrement que de céder à la pression des ecclésiastiques et des dévots. Il la chasse de la cour pour vivre ses dernières heures en roi très chrétien, demandant officiellement pardon à ses sujets pour sa conduite de pécheur et recevoir l'extrême-onction. Plus que tout, Louis XV a très peur de l'enfer.

Jeanne du Barry incarne l'inconduite du roi, un libertinage éhonté, une monarchie efféminée, dégénérée. Elle sera, à jamais, la créature sexuelle, la prostituée de luxe, y compris vingt ans plus tard, en pleine Révolution. Elle sera alors arrêtée, incarcérée, jugée, condamnée et guillotinée pour que le nouvel ordre politique solde enfin ses comptes avec l'Ancien Régime et ces femmes qui ont osé, parce que dénaturées, fouler d'une manière ou d'une autre l'espace public.

Le film de Maïwenn participe de façon superbe, avec une compréhension fine du XVIII^e en général et de Jeanne du Barry en particulier, au renouvellement d'une histoire des femmes qui inclut ces trajectoires hors normes, sulfureuses, complexes, et de fait si éclairantes d'une époque, largement incompréhensible pour nos sensibilités, où l'égalité entre les sexes reste un sujet chaud.



Cécile Berly est écrivaine et historienne spécialiste reconnue du XVIII^e et de l'histoire des femmes de ce siècle en particulier. Elle a publié de nombreux livres, pour la plupart salués par la critique (*Le Monde des Livres*, *Libération*, *Le Figaro littéraire*, *L'Humanité*...) dont *Les femmes de Louis XV* (Perrin, 2018), *Trois femmes* (Passés composés, 2020), *La légèreté et le grave* (Passés composés, 2021) et, dernièrement, *Guilloténées* (Passés composés, 2023).

